

UNIVERSITÉ DE PARIS

UNE NOUVELLE MÉTHODE D'ÉVANGÉLISATION

~~~~~  
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE  
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE  
*et soutenue publiquement le 22 Mars 1901, à 4 heures*

PAR

**Daniel LEMAIRE**



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—  
1901



UNIVERSITÉ DE PARIS

---

# UNE NOUVELLE MÉTHODE D'ÉVANGÉLISATION

~~~~~  
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
et soutenue publiquement le 22 Mars 1901, à 4 heures

— PAR

Daniel LEMAIRE



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1901

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. R. ALLIER, Président de la soutenance.	
MM. R. ALLIER,	} Examineurs.
E. VAUCHER,	
E. STAPFER,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 310

INTRODUCTION

« Allez et évangélisez » Grâce à Dieu, le protestantisme français n'a pas oublié l'ordre du Maître. Il avait à peine dépassé la longue et douloureuse étape des persécutions, que déjà, dès le début du « Réveil », il se ressaisissait et songeait à devenir conquérant. En 1833 se fondait la Société Evangélique de France, la doyenne de nos sociétés d'évangélisation ; en mars 1835 une assemblée de pasteurs réunis à Bordeaux, jetait les bases de la Société Chrétienne Protestante de France ; en 1847 la Société Centrale s'organisait. A peine l'Union des Eglises libres était-elle née en 1848 qu'elle établissait sa commission d'évangélisation. En 1871 M. et Mme Mac-All fondaient à Paris l'œuvre qui a gardé leur nom.

Au même moment la Mission Intérieure Evangélique appelait tous les chrétiens à travailler à l'évangélisation du peuple français.

A côté de ces grandes sociétés, les églises particulières, les pasteurs, se sont mis à l'œuvre. Incontestablement un grand effort a été accompli ; mais si l'évangélisation, il y a un peu plus d'un demi-siècle, se présentait sous l'aspect d'un devoir qu'il fallait accomplir immédiatement, sans se préoccuper outre mesure des méthodes et des moyens d'action, une nouvelle question devait bientôt se poser.

Comment évangéliser ?

Cette question n'a cessé d'être à l'ordre du jour, l'existence même de sociétés, aux conceptions diverses et aux statuts variés, attestait cette préoccupation. Dans les différents champs de travail, chaque évangéliste s'appliquait de son mieux à étudier son milieu et à découvrir les moyens les plus propres à y faire pénétrer l'Evangile. Dans ces derniers temps, la question de méthode s'est posée avec une gravité jusqu'ici inconnue. On pouvait lire tout dernièrement la déclaration suivante : « Jamais on n'a dépensé autant d'argent pour évangéliser la France, on y a consacré plus d'un million chaque année, et en dépit des rapports optimistes..... les résultats sont des plus lamentables. » Et cette autre : « Dans une conférence publique des ouvriers ont crié : « Il n'y a plus de morale, vive le matérialisme ! »..... je vous dis, lecteur, que si nous n'agissons pas, tout est fini ».

Tout en tenant grand compte de l'exagération toujours naturelle à qui soutient une idée un peu nouvelle, il est évident que des études sérieuses s'imposent sur ce sujet de l'évangélisation. Nous essayerons, dans la mesure de nos faibles ressources, d'examiner comment on a évangélisé jusqu'aujourd'hui. Nous examinerons les critiques adressées aux anciennes méthodes et nous exposerons les projets proposés et les efforts déjà réalisés dans des voies nouvelles.

CHAPITRE PREMIER

§ I. — Les anciennes méthodes d'évangélisation.

Si, pour plus de clarté, nous cherchons à établir une classification dans nos méthodes d'évangélisation, nous nous arrêtons à trois genres : 1° la méthode que l'on pourrait appeler protestante française, et à laquelle se rattachent particulièrement la Société Évangélique de France, la Société centrale et la commission d'évangélisation des Églises libres ; 2° la méthode Mac-All ; 3° la méthode salutiste.

Développer les églises déjà existantes par la recherche des disséminés et par une œuvre d'évangélisation extensive en même temps qu'intensive, fonder de nouvelles églises tel est le but des sociétés que nous rangeons dans notre première catégorie. Il peut y avoir des divergences de points de vue, mais le but et les moyens d'action sont au fond les mêmes. L'on pourrait résumer ainsi l'œuvre d'un agent de l'une ou de l'autre de ces sociétés. Placé dans telle localité, il s'efforcera d'abord de trouver les protestants disséminés ou les personnes favorables au protestantisme, il les réunira et commencera des conférences avec ou sans la controverse. Dès qu'un noyau suffisamment nombreux sera réuni, il essayera de l'organiser en église. Si l'évangéliste est un agent de la Centrale il établira dans cette église naissante la liturgie

et les éléments constitutifs du culte réformé. Dès qu'une église est formée, on peut dire que l'œuvre revêt un nouvel aspect. Le devoir du pasteur consistera désormais en une œuvre de cure d'âme ayant pour but la conversion individuelle. En outre il poursuivra l'évangélisation extérieure, s'efforçant d'accroître son troupeau.

Nous soulignons dès maintenant, le caractère distinctif de notre méthode : c'est l'importance attribuée à la formation d'églises, la nécessité d'une base ecclésiastique. Se distinguant en cela de la société évangélique « qui laisse les postes qu'elle a fondés libres de se rattacher à l'église de leur choix », la Société Centrale s'appuie sur l'Eglise réformée de France, alléguant, que l'église réformée représente plus qu'aucune autre dans son ensemble, les traditions de la Réforme française. Sans discuter ce dernier point de vue, ne pouvons-nous reconnaître que le groupement en églises est une véritable force en France, plus particulièrement encore ?

La France est une nation catholique ; on peut contester que le catholicisme possède encore l'influence prépondérante d'autrefois, mais il n'en reste pas moins que le peuple est encore plus ou moins sous l'influence de l'église, or l'église, c'est la vaste organisation, c'est le culte avec son éclat et sa pompe. Dans ces conditions, il sera généralement difficile de détacher les fidèles de tout ce qui leur en a imposé pour les rallier à une société anonyme. Par contre nos prosélytes aimeront à se dire membres de l'Eglise réformée de France. C'est là, dira-t-on, une considération de seconde importance ; mais pour qui connaît l'état d'esprit des anciens catholiques devenus plus ou moins sympathi-

ques à l'évangile, la question du groupement en église mérite qu'on s'y arrête. De plus qui ne voit que ces jeunes communautés seront le terrain solide sous les pas de l'évangéliste ? Cette réunion d'âmes bien disposées sera la première étape d'une œuvre plus profonde. La conversion resté le but dernier de tous les efforts.

Moody disait : « Je considère la mission Mac-All comme une mission modèle au monde, » et il ajoutait, pour légitimer son admiration : « une mission non dans les églises, mais dans les boutiques, sur les voies les plus fréquentées, là où est le peuple. » La mission populaire, comme s'intitule la mission Mac-All, mérite en effet son nom. Dans la pensée de son fondateur, la mission était destinée au peuple. L'aspect intérieur et extérieur des salles, les allocutions simples, familières, tout est conçu dans la même intention : atteindre le peuple, gagner ses sympathies, puis lui adresser de sérieux appels à la conversion. Dans les différentes salles des groupes d'habitues deviennent de véritables petites églises. M. Mac-All eut un moment la pensée de faire de ces simples salles des églises ouvrières, mais il préféra finalement adresser ses convertis aux paroisses les plus voisines et laisser aux églises le soin d'instruire les nouveaux convertis et de les recueillir dans leur sein. Incontestablement, la méthode de M. Mac-All a été sur bien des points une innovation. Le terme de « réunion Mac-All » sert aujourd'hui couramment pour désigner la réunion populaire. Le recueil de ses cantiques au rythme entraînant est devenu le cantique de l'évangélisation par excellence.

Dans les méthodes qui précèdent, en dehors des

cadres particuliers à chaque société, une grande liberté d'action est laissée aux évangélistes, de sorte que pour connaître à fond ces méthodes, il faudrait suivre chaque agent dans son champ de travail et étudier ce que son initiative personnelle lui inspire. Il n'en est pas de même pour l'Armée du Salut. Ici, la méthode ne consiste pas uniquement en quelques principes, c'est une organisation où tout est déterminé et prescrit. Pour bien comprendre ce qu'est l'Armée du Salut, il faut l'établir sur sa véritable base ; cette base, c'est le dogme du salut et de la perdition éternels. Des multitudes se perdent irrémédiablement entraînées vers l'enfer. Pour les sauver, il faut agir sans retard.

Ce dogme et les sentiments qu'il inspire étaient bien parmi les mobiles les plus pressants qui entraînaient les hommes du « Réveil. » Mais tandis qu'il exaltait chez eux l'activité individuelle, il a conduit le fondateur de l'œuvre nouvelle à organiser plus fortement, en vue de succès plus rapides, cette activité individuelle. L'imminence des dangers courus par les pécheurs l'amène à conclure à la nécessité d'une armée, d'une discipline. Par ce moyen, pas de perte de temps, pas d'hésitation, c'est une véritable guerre organisée contre Satan. L'idée de la perdition éternelle a non seulement inspiré au général Booth son organisation militaire, mais elle domine toute l'œuvre même de l'armée. Elle inspire l'abnégation des officiers qui consentent à vivre sans aucun traitement, elle se retrouve dans les allocutions, les cantiques et les œuvres sociales de l'Armée

Essayons d'analyser brièvement en quoi consiste l'activité de l'Armée, en faisant abstraction de tout ce qui concerne la hiérarchie. Un capitaine, aidé d'un

lieutenant, ouvre ce qu'on appelle un corps. Il y tiendra des réunions, dont les unes seront publiques (réunions de salut) et les autres privées (réunions de sainteté). Le programme des réunions de salut est assez varié et formé de plusieurs éléments particuliers aux réunions de l'Armée. Outre les cantiques, les allocutions et les prières, il y a les témoignages rendus par les nouveaux convertis, l'accompagnement des cantiques par une fanfare et enfin le banc des pénitents. Chaque corps compte plusieurs brigades sous la direction de sergents ; entr'autres la brigade des cafés et la brigade du journal. Ce partage du travail a les effets les plus heureux ; il a l'immense avantage de mettre à l'œuvre les nouveaux convertis, de plus, il aboutit à ce résultat d'étendre l'action de l'Armée sur un très grand nombre d'individus. Les brigades de relèvement méritent aussi une mention spéciale. Elles sont la seule œuvre ayant directement pour but le relèvement des femmes tombées. Si la dogmatique et la méthode salutistes sont discutables, l'activité des individus qui composent l'Armée impose l'admiration. L'Armée du Salut a compris que le seul christianisme qui puisse conquérir le monde, c'est celui qui produira le dévouement aux autres, l'abnégation, le don absolu de soi-même. Nous ne pouvons nous étendre davantage sur ce qui concerne les anciennes méthodes d'évangélisation. Du reste, les critiques qui leur sont adressées, nous aideront bien mieux à les connaître, que ne pourrait le faire une exposition très détaillée.

§ II. — **Cantique des anciennes méthodes**

Le premier reproche que les partisans d'une réforme adressent à nos méthodes, c'est que, tout en désirant d'être populaires, elles n'ont jamais vraiment compris ce qu'est le peuple. Nous pouvons dès l'abord nous rendre compte des divers états d'âme du grand nombre des Français. D'abord des campagnes où un nombre de plus en plus restreint, mais encore appréciable pourtant, professent le catholicisme. Pour ceux-là les anciennes méthodes sont souvent suffisantes. Une prédication puissante, de la controverse menée habilement, le groupement en églises, dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler les avantages, tels sont les moyens mis en œuvre et souvent avec fruit, comme peuvent le montrer les réveils récents de la Corrèze. Pour ces milieux, la question religieuse a gardé son importance, ils ressemblent, par bien des côtés, au peuple du temps de la Réforme, souvent fanatique, mais quelquefois aussi sincèrement pieux.

Quel contraste, si de certaines populations campagnardes, nous passons aux ouvriers de nos grandes villes. Ici, bien souvent, la question religieuse n'a plus rien d'actuel. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, qu'aucun sujet sérieux ne les préoccupe, mais il est une question qui surpasse toutes les autres, la question du pain quotidien. Ils sont là des milliers qui vivent, harcelés par le souci du terme qui va échoir, des enfants qu'il faut élever, et du salaire qui souvent n'y suffira pas. Or, le proverbe le dit : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles. » Du reste, ne sent-on pas que porter à ces foules la doctrine du Christ, qui

personnifia l'amour, sans leur donner d'abord, en compatissant à leurs misères comme le sceau de sa mission, on s'expose à des réflexions sévères, mais méritées. Comme il est facile à l'ouvrier de comparer en lui-même ces amis de son âme exclusivement, avec ces hommes qui lui disent : « En effet, tu souffres, on t'exploite, suis-nous, nous défendrons ta cause. » Le succès des chefs du parti socialiste a été grandissant d'année en année, et aujourd'hui, le peuple, le peuple qu'il faut évangéliser, ce n'est rien de moins que le parti socialiste tout entier.

Le socialisme, du moins la grande fraction socialiste, qui se réclame du marxisme orthodoxe, n'est pas seulement indifférent aux questions religieuses, mais résolument hostile. Il fonde sa théorie essentielle de la lutte des classes sur une explication rigoureusement matérialiste de la nature et de l'histoire. Nous ne pensons pas que le peuple professe un athéisme conscient, il adopte la doctrine des chefs, il applaudit sans comprendre au développement verbeux des théories matérialistes de Karl Marx. « S'il y a, dit M. Gounelle, une foi d'autorité, il y a aussi une incrédulité d'autorité. De même que bien des croyants acceptent aveuglément la foi de leurs prêtres ou de leurs milieux, de même bien des athées le sont de confiance et sur la foi d'autrui. » Ce qui est peut-être plus grave que l'athéisme d'autorité, c'est le fait que le socialisme revêt pour le peuple, plus sensible aux grands sentiments qu'aux idées concrètes, l'aspect d'une véritable religion, avec sa foi, ses espérances, ses apôtres et ses martyrs. Et comment notre christianisme actuel pourrait-il songer à se mettre en balance avec cette religion nouvelle, qui ne promet pas un paradis de

l'au-delà, mais des joies terrestres, cette religion au caractère avant tout pratique, qui donnera des logements et du pain, qui réalisera la justice ? Qui ne voit qu'il existe, en apparence au moins, une antinomie irréductible entre ces deux religions que l'ouvrier se voit proposées ? Et les critiques continuent en demandant : nos réunions d'évangélisation ne se condamnent-elles pas à l'impuissance, si elles ne tiennent pas compte des légitimes aspirations populaires, si elles s'obstinent à parler le même langage traditionnel ?

Le second reproche, fait à l'ancienne évangélisation, c'est d'être trop individualiste. Ce n'est pas que l'individualisme soit mauvais en lui-même ; le Réveil avait porté l'attention sur ce qui est, au point de vue moral, l'essentiel, c'est-à-dire la conversion. Il avait par là accompli une œuvre salutaire, mais il favorisa une erreur. Il apprit à considérer l'individu comme une unité, isolée, indépendante. Il ne vit pas que l'homme, loin d'être absolument libre, dépend de son milieu, des lois de l'hérédité, des conditions matérielles où il est placé.. On a basé jusqu'ici les méthodes d'évangélisation sur une fiction, sur cette sorte de dogme moral qui consiste à considérer l'individu comme un être radicalement libre, qui peut à son gré, choisir le bien ou le mal, répondre ou résister aux appels à la conversion. « Vous appelez un homme au repentir, dit M. Trial, il vous écoute, il s'émeut, il essaye de très bonne foi de se convertir et de se sanctifier. Fort bien. Mais cet homme ne peut sauter hors de son ombre, je veux dire s'arracher à son milieu, et vivre hors de son atmosphère spirituelle. Or, ce milieu est saturé de péché, cette atmosphère est empoi-

sonnée. Quoi d'étonnant que cet homme oublie vos appels ? qu'il retombe dans son avilissement et dans son incrédulité ? »

Ces influences, qui vont à l'encontre de l'évangélisation, peuvent être rangées sous deux catégories : 1^o Les influences démoralisantes ou de milieu ; 2^o les influences qui proviennent plus particulièrement d'une situation matérielle difficile.

Rien n'est plus dangereux pour l'ouvrier que cette sorte de conspiration du milieu qui l'entoure : la débauche, l'alcoolisme le guettent ; il lui faudrait, pour résister, une force morale qu'il ne possède pas ; tout au contraire, par l'hérédité, il est souvent comme prédestiné à succomber. On nous dira : c'est précisément parce que l'individu est impuissant et désarmé devant le mal, qu'il faut le convertir ! Mais l'influence de ce milieu est telle, qu'il rend souvent la conversion presque impossible. Une évangélisation complète ne devrait-elle pas agir à la fois sur le milieu et sur l'individu ?

Le second obstacle à l'évangélisation est, avons-nous dit, la situation même de l'ouvrier. Citons ces lignes de l'abbé Naudet qui, tout en servant notre thèse, nous révéleront que les protestants ne sont pas les seuls à signaler les causes de la séparation entre le peuple et l'Eglise. « Pour appliquer son esprit aux choses surnaturelles, son cœur à l'amour de Jésus, sa volonté aux saints commandements, il faut à l'homme — c'est la doctrine de saint Thomas, le prince des théologiens, exposée de nouveau et magnifiquement dans l'encyclique *rerum novarum* de notre grand pape Léon XIII — un minimum de bien matériel qui lui rende possible l'exercice de la vertu ». Ce

minimum, un grand nombre ne peuvent en disposer. Pendant le jour, c'est le travail machinal, le soir la lourde fatigue. Où trouver le temps nécessaire pour penser, pour prier ? Comme nous le voyons, la question de l'évangélisation s'élargit. Elle touche aux questions sociales. Laisser délibérément ces questions de côté, c'est se condamner à arracher comme par miracle au grand courant qui entraîne les multitudes, quelques rares individualités.

Malheureusement, la dogmatique de l'ancienne évangélisation, semble souvent vouloir consacrer une telle conception de l'œuvre. « S'il y a une foi, dit M. Quiévreux, dont nous ne dirons certes pas qu'elle est faible, mais qui n'ose pas aller jusqu'au bout des promesses de Jésus, c'est celle des chrétiens purement individualistes, de ceux qui ne songent qu'à se sauver du milieu de cette race perverse, au lieu de vouloir sauver cette génération tout entière ». Les chrétiens qui partagent de tels points de vue, sont en général irréductibles. Leurs conceptions du monde diffèrent essentiellement de toutes nos croyances modernes. Ils ne croient pas au progrès mais à une déchéance générale de l'humanité, qui va en s'accroissant. C'est une religion pour laquelle la terre est maudite, et la vie méprisable. N'y a-t-il pas aussi quelque chose d'impopulaire au premier chef, dans ce thème si fréquent de nos allocutions : le paradis et l'enfer ? Cet enfer d'outre-tombe, succédant à l'enfer d'ici-bas, révolte l'ouvrier et l'éloigne d'une religion qui lui semble cruelle. Le paradis ? Ne lui a-t-on pas dit souvent que les prêtres, les pasteurs formaient une sorte de gendarmerie spirituelle pour protéger les situations acquises, qu'ils cherchent à détourner les regards du

peuple des biens d'ici-bas, qu'ils leur parlent d'une félicité éternelle, afin qu'il soit plus facile de les priver de leur part de bonheur légitime sur la terre ? Il semble parfois qu'en voulant éviter un écueil, notre évangélisation va se jeter sur l'autre. Nous n'en voulons citer comme preuve que ce cantique : « Du travailleur si l'existence est dure » où nous trouvons les strophes suivantes (mais qu'il faudrait pouvoir citer en entier) :

« Si l'industrie en marâtre sévère
Lui vend bien cher un pain trop rare encor,
La foi lui fait oublier sa misère
Il sait qu'au ciel il possède un trésor. »

et cette fin :

« Nous combattons jusqu'au bout sans murmures.
Et dans ton ciel nous nous reposerons. »

Ne semblait-il pas, dans les deux premières strophes citées, qu'elles étaient inspirées par l'intention de compatir aux soucis du travailleur ? Mais, c'est, hélas, pour lui dire ensuite, ce qu'il ne peut entendre sans indignation : « Combats sans murmures, sans révoltes, tais-toi, subis ! » Est-ce à dire, qu'il faut renier l'espérance chrétienne de l'éternité ? A Dieu ne plaise ! Mais il faudrait pouvoir mettre chaque idée à sa place. Ne pas parler seulement d'éternité glorieuse à celui dont toutes les préoccupations se concentrent sur l'espoir de la justice terrestre. Quand, sauvé de sa misère, réchauffé par la sincère compassion de ses frères chrétiens, il comprendra l'Evangile et se convertira, alors, qu'on lui montre que la religion du Christ, qui a le secret du bonheur sur la terre, possède aussi les paroles de la vie éternelle. Il est arrivé

souvent qu'on se méprenne sur la portée des critiques adressées par des hommes dont la piété était incontestable; soit à l'évangélisation telle qu'on l'a conçue jusqu'à présent, soit au christianisme tel qu'on l'a interprété. L'Evangile du Christ est intangible, les vérités qu'il révèle sont éternelles, mais, ce qui est réformable, ce sont les moyens humains qui ont pour but de propager cet Evangile, ce sont les commentaires humains qui se mêlent aux paroles divines. Les critiques adressées à l'ancienne évangélisation, ne sont pas, comme on peut s'en rendre compte, des questions de pure forme, et ne peuvent se réduire à une discussion sur les moyens généralement mis en œuvre par nos sociétés. Nous l'avons déjà dit, la question d'évangélisation touche à la question sociale. Evangéliser, semble-t-il, c'est autant aider un homme à sortir de sa misère matérielle, complice bien souvent de sa misère morale, que prêcher le salut par la foi. Evangéliser, c'est non-seulement annoncer la bonne nouvelle à tout venant, mais c'est comprendre la nécessité du labour avant les semailles, le devoir de préparer le terrain, de changer le milieu, avant d'y apporter le message du Sauveur.

§ III. — De la nécessité d'une Réforme. Le Christianisme Social

A mesure que nous sentons mieux les obstacles qui barrent la route à notre évangélisation, il nous paraît de plus en plus certain que ce ne sont pas seulement des réformes partielles qui peuvent nous ouvrir la voie, mais bien une réforme dans le sens

absolu du mot, une réforme de la dogmatique et des croyances qui nous laissent bien souvent l'impression que notre christianisme est plutôt une religion de découragés qu'une religion de conquête, qui nous fait trop souvent croire que Dieu et son église, vaincus sur la terre, ne prendront leur revanche qu'au ciel. Une réforme des églises en tant que société de croyants, car nous avons beau porter l'Evangile au nom du Christ seul, les églises sont derrière nous, et il y règne bien souvent un égoïsme, un désintéressement des misères humaines, qui révoltent les multitudes et rendent vain le travail des évangélistes. Enfin, la réforme de l'évangélisation elle-même, devenant plus scientifique, élargissant ses cadres, opposant aux vagues montantes de l'incrédulité, au lieu de quelques voix isolées qui appellent à la conversion, une véritable puissance, agissant tout à la fois sur les lois et les mœurs, sans perdre de vue et pour mieux atteindre le but suprême, le salut des individus.

Cette réforme est urgente. De divers côtés des voix différentes ont fait entendre le même cri d'alarme. « Au vingtième siècle le christianisme sera social, ou ne sera pas ». Une tendance, qui a pris bientôt la forme d'un véritable courant d'opinion, s'est fait jour dans le protestantisme aussi bien en France qu'en Amérique, en Allemagne et en Angleterre : « Le christianisme social ». L'une des causes déterminantes de ce mouvement, c'est l'évangélisation. Partir de l'évangélisation pour étudier le christianisme social, c'est remettre le mouvement sur sa véritable base. En Allemagne, la Mission intérieure, avec son fondateur Wichern, a dès l'abord, et plus qu'on ne le croit, uni les préoccupations sociales et même politiques à

l'action spirituelle. C'est bien en vue du salut éternel des habitants du Ban de la Roche qu'Oberlin joignait à sa prédication une activité sociale. Et M. Fallot, à qui revient l'honneur d'avoir été en France l'initiateur du christianisme social, écrivait en 1893 : « Qu'avons-nous jamais voulu faire, je vous le demande, sinon de chercher une méthode plus pratique et plus évangélique, pour hâter la conversion des âmes ». Ce que réclament, d'un commun accord, les adeptes du christianisme social, c'est ce qu'ils appellent le *droit* au salut. S'ils déclarent la guerre à l'injustice autant qu'à l'immoralité, c'est pour faciliter à l'individu un développement plus complet et plus parfait qui s'accomplira dans la conversion.

Voici en somme la question que se posent les chrétiens sociaux : Etant donné qu'il faut convertir le monde à l'Évangile, quels sont les obstacles de tous genres qui empêchent la réalisation du salut de l'humanité ? — C'est une vaste étude, qui ne comprend rien de moins que toutes les lois qui régissent notre vie sociale, les opinions qui se partagent les hommes, enfin les maux dont ils souffrent et les vices qui les perdent. A cette étude correspond un travail qui a pour but de chercher des remèdes, de trouver des solutions aux grands problèmes économiques et sociaux, d'établir enfin un plan d'action, une méthode en vue de l'évangélisation du monde. L'étude des maux et la recherche des remèdes ont toujours marché parallèlement. Les congrès pour l'étude pratique des questions sociales, ont toujours été à la fois scientifiques et pratiques. Il en a été de même dans les articles de la *Revue du Christianisme Social*. De plus, le *Christianisme Social* a inspiré des œuvres effectives. Les

vœux émis ne sont pas restés purement platoniques mais ont reçu un commencement d'exécution en France même, soit par les luttes entreprises non sans succès contre la pornographie et l'immoralité, soit, il y a seulement quelques années, par les Solidarités.

CHAPITRE II

§ I. — Les principes du Christianisme Social, La Solidarité

Dans son livre récent sur le *Christianisme Social*, M. Appia l'appelait une tendance. En réalité, le Christianisme Social est, depuis longtemps déjà, plus qu'une tendance. Outre ses projets nettement exposés, ses œuvres effectives déjà réalisées, il se présente à nous avec des principes, des idées, qui, sans avoir donné encore toutes leurs conséquences, peuvent être considérées comme les idées directrices du système chrétien-social. Ce sont : 1^o la loi de Solidarité, 2^o l'idée du Royaume de Dieu.

La Solidarité est apparue aux chrétiens sociaux à la fois comme une vérité scientifique inéluctable et comme une pensée déjà contenue dans l'Evangile. La Science moderne a démontré la Solidarité dans tous les domaines : en biologie, comme en économie politique. « Et, comme l'écrit M. Gide, ce n'est pas seulement par des théories scientifiques que la solidarité a été démontrée, c'est dans la pratique de la vie de chaque jour qu'elle s'est peu à peu révélée à nous. » Il cite à l'appui les mesures de police prises successivement pour arrêter la propagation de maladies contagieuses telle que la tuberculose. En s'en tenant à la solidarité dans le domaine matériel, il y a déjà matière à ample réflexion pour l'évangéliste. Il est bon de

connaître certaines lois dont on rencontre presque chaque jour la douloureuse réalisation. Il est utile de savoir que tel homme alcoolique a derrière lui des ascendants alcooliques. On ne risquera pas ainsi de traiter un tel homme comme un être libre, ne dépendant que de sa raison et de sa conscience. Mais la solidarité n'est point limitée au domaine matériel, elle s'étend au domaine moral. Ce n'est plus une affaire de science, mais une pure question d'observation accessible à tous. C'est la réalisation constante de cette parole de saint Paul devenue proverbiale : « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs ». Ce sont les influences mauvaises du foyer, de l'atelier, puis les mœurs relâchées, les vices patronés par l'opinion. Une évangélisation qui veut être scientifique, ne pouvait méconnaître ces constatations élémentaires, et ne pas en tenir compte dans la pratique. C'est du point de vue de la solidarité que sont dirigées les critiques précédemment citées contre l'évangélisation individualiste. Les individus ne sont pas un certain nombre de Robinsons disséminés dans autant d'îles, mais ils sont la résultante des ascendants dont ils descendent et du milieu où ils sont placés. Dès lors, sans parler de la nécessité qu'il y aurait presque à faire, concernant chaque individu à évangéliser, une étude du milieu qui l'entoure, on peut établir en thèse générale, qu'il est nécessaire de mener de front l'amélioration morale du milieu et la conversion de l'individu. C'est là un des principes essentiels de la méthode d'évangélisation qu'on a appelé la méthode solidariste. Monsieur Fallot écrivait en 1893 : « Point de salut intégral des âmes sans transformation du milieu, ou, si celui-ci n'est plus transformable, sans création d'un

nouveau milieu. Je ne puis sortir de là et à cet égard, ma conviction n'a pas varié. L'avènement du Christianisme Social est une des conditions du grand réveil qu'appellent toutes les âmes pieuses ». Si la loi de la solidarité en effet se manifeste couramment comme une puissance qui propage et qui renforce le mal, elle n'en reste pas moins pour cela une simple loi, ni bonne, ni mauvaise en elle-même et qui peut être mise au service des causes les plus nobles. A la solidarité subie dans le mal, il faut opposer une solidarité voulue pour la réalisation du bien.

La solidarité n'a pas seulement donné au christianisme social cette sorte d'axiome de la transformation nécessaire du milieu, elle a des applications multiples, elle est la grande idée, l'idée génératrice au nom de laquelle doit s'accomplir une véritable rénovation sociale. Elle doit devenir un devoir pour tous les chrétiens, pour tous les hommes. Elle doit devenir une sorte de dogme humanitaire, elle doit s'imposer à tous, remplacer l'égoïsme qui crée les castes sociales et qui alimente la haine. Vouloir réaliser la solidarité, c'est, en considérant la société des hommes comme un corps dont tous les membres doivent être unis, vouloir supprimer tous les obstacles qui, dans la société moderne, empêchent la fusion des classes, le rapprochement des individus. C'est vouloir réaliser le véritable christianisme où les hommes ont un seul Père et sont tous les uns pour les autres des frères.

§ II. — Le Royaume de Dieu

La solidarité a été un des éléments constitutifs du Christianisme Social ; elle a inspiré le grand nombre de ses théories. Mais la place prépondérante revient dans le Christianisme Social à l'idée du Royaume de Dieu, et cela, non seulement en France, mais dans tous les pays où le mouvement s'est étendu. En France « la sublime vision du Royaume de Dieu », comme l'appelle M. Gounelle, devient de plus en plus le centre, l'âme du Christianisme Social. Nous ne pouvons ici entrer dans une étude approfondie de la notion du Royaume. Mais il nous semble nécessaire de citer quelques opinions émises sur ce sujet. Pour M. Stapfer, Jésus a tout simplement prédit la venue prochaine du Royaume. Pour justifier cette opinion, M. Stapfer s'appuie sur tout l'enseignement de Jésus concernant le Royaume, sur les paraboles, sur l'attente de la parousie qui fut la préoccupation dominante de la première génération chrétienne. L'œuvre de Jésus n'a pas consisté à fonder le Royaume, mais à en préparer la venue. M. Sabatier, dans son cours inédit, distingue entre les idées apocalyptiques juives que Jésus avait empruntées à son milieu et l'enseignement personnel de Jésus. « Dans les formes populaires régnantes, dit-il, Jésus dépose un principe nouveau. Il ne s'embarrasse pas de rectifier, mais il apporte un élément original, en ce qu'il donne le salut. Maintenant, que la catastrophe arrive ou qu'elle tarde, ce sont là des accidents qui ne touchent pas le fond de l'évangile. » M. Stapfer exprime du reste à peu près la même pensée quand il écrit : « Jésus, nous ne saurions trop le redire, n'a jamais fait de spé-

culatation et n'a jamais tenu étroitement à une théorie arrêtée du Royaume de Dieu, à une construction théologique, inflexible, à laquelle rien ne pourrait jamais être changé. Dans ce sens il n'est plus juif... L'Eglise chrétienne ne s'est pas trompée en voyant en Jésus, non pas le héros de rêves apocalyptiques insensés, mais le héros de l'affranchissement de la conscience et de l'établissement d'un culte nouveau ». Citons pour mémoire quelques autres points de vue partagés à différentes époques, et qui subsistent encore dans nos églises. Depuis le deuxième siècle de notre ère, une idée est devenue courante : le Royaume c'est l'Eglise. Le Royaume de Dieu était identifié par Calvin, selon M. Wilfred Monod, avec la prédication de l'évangile ou avec la régénération ou avec l'immortalité bienheureuse.

Si nous essayons maintenant de définir la notion du Royaume dans le Christianisme social, nous nous trouvons dès l'abord en présence de conceptions différentes. Les chrétiens sociaux n'ont pas la prétention de donner une interprétation exégétique indiscutable de la notion du Royaume. Ainsi pour M. Joanen, « les paraboles vous montrent que dans la pensée de Jésus le Royaume des cieux sur la terre, ne sera pas le produit d'une révolution, mais d'une évolution. Par là, comme le remarque Colani, le Maître présente une philosophie de l'histoire qui a deviné la marche de l'humanité avec une justesse merveilleuse ». Pour M. Henri Appia, « avec Christ l'ère des accomplissements commence, mais Jésus n'a prétendu accomplir qu'une œuvre de préparation au Royaume. Un jour viendra où le Roi légitime triomphera des dernières résistances et établira cette cité de Dieu que le Voyant

de l'Apocalypse contemple dans toute sa gloire ». M. Wilfred Monod, dans son opuscule intitulé : « A la veille du vingtième siècle » exprime sa pensée concernant la venue du Royaume en répétant ces mots de l'Apocalypse : « Amen, viens Seigneur Jésus, viens ! »

Les chrétiens sociaux affirment qu'en mettant l'accent sur l'idée de l'attente du Royaume, ils retournent à l'Evangile primitif, ils retrouvent l'esprit, la pensée des prophètes. Et ici, peu importe, en définitive, que les prophètes aient attendu l'établissement du Règne de Dieu sous la forme d'une catastrophe, que Christ, lui-même ait partagé ces idées, ce qu'il y a d'essentiel dans la prédication des prophètes et de Jésus, c'est cette conception même d'un règne universel de Dieu, d'une sorte de théocratie terrestre qui doit être et qui sera. Ce qu'il y a de fondamental dans toute la Bible, ce sont ces principes constitutifs du Royaume : la justice, la paix, l'amour. C'est ce contenu moral des prophéties et de l'Evangile qui doit faire naître non-seulement l'espoir qui console, mais l'action qui conquiert.

Dans cette notion spirituelle du Royaume, les chrétiens sociaux distinguent deux idées : 1^o Le Royaume de Dieu doit s'établir sur la terre ; 2^o Il doit embrasser la vie humaine dans le sens large et absolu du mot.

Le domaine du Royaume ne sera pas uniquement une sorte de gouvernement des âmes, mais une domination universelle de Dieu sur les lois et les institutions autant que sur les individus. Le devoir de tout chrétien social c'est, en partant de cette considération que Dieu doit régner sur la terre, de consacrer toute leur activité à l'établissement de tout ce qui constitue l'autorité divine : la justice, la pureté, l'amour. Les

chrétiens sociaux peuvent envisager le règne de Christ comme présent ou à venir ; s'il est présent, s'il est déjà au milieu de nous, il faut concourir à son développement dans tous les domaines ; s'il est à venir, il faut aller pour ainsi dire à sa rencontre, il faut le préparer. Et du reste, quel homme, après avoir eu la vision du Royaume de Dieu, après avoir contemplé la terre nouvelle où la justice habitera, pourrait se croiser les bras et attendre ? Quel est le chrétien, qui après avoir compris ce que sera le Royaume de Dieu et sa Justice, ne frémit pas de douleur en descendant de ces hauteurs idéales, pour se trouver en face des misères et des injustices qui sont la réalité présente ? La vision du Royaume poursuit ceux dont l'âme en a été illuminée. Ils ne peuvent se résigner à l'attente passive. La religion du Christ leur est apparue féconde dans le passé, triomphante dans l'avenir : elle doit être conquérante dans les temps présents. Elle ne peut, sous peine de renier l'esprit divin qui l'anime, rester en dehors des grands courants d'opinion qui entraînent tous les hommes, se désintéresser de ce qui les passionne, et laisser l'incrédulité et le mal accomplir leur œuvre néfaste, sans leur opposer une force qui les arrête. la puissance du Royaume de Dieu pénétrant tout, se mêlant à toute l'activité humaine, jusqu'à la victoire définitive du Roi. Le Règne de Dieu ne peut pas avoir de limites ; il n'est pas possible de lui assigner le domaine des âmes, la vie spirituelle, et de lui fermer la vie sociale. Il est également insoutenable de prétendre que la justice par exemple doit avoir des bornes, qu'elle peut être un sentiment que le chrétien garde tout au fond de son cœur, et qui ne dépasse pas le domaine de la méditation personnelle.

Il n'est pas non plus possible de dire qu'on doit attendre que Dieu intervienne sans s'occuper d'une préparation autre que la conversion individuelle. Attendre ! pendant que des milliers d'âmes passent sur la terre sans avoir jamais été mises en contact avec l'Evangile sauveur, et cela, faute de méthodes pour évangéliser. Attendre ! pendant que des milliers de créatures humaines souffrent du froid et de la faim, alors que le Christ avait dit : « Vous êtes tous frères. » Attendre ! pendant que l'athéisme s'appuie sur l'impuissance même de l'Eglise pour gagner des adeptes. On nous dit : « Mais, le Christ lui-même s'en est tenu aux choses spirituelles, au changement du cœur ! » Il est certain que le Christ n'a pas élaboré de théorie sociale. Il s'est contenté en effet de prêcher la nouvelle naissance, mais pour l'homme régénéré, il n'est que deux alternatives en ce monde ; vivre à l'écart, mais le devoir de fraternité le lui défend, alors se mêler à l'humanité, devenir solidaire de ses joies comme de ses souffrances, être par excellence un chrétien social.

§ III. — L'œuvre du Christianisme Social. **Action politique. Action sociale**

La tâche du chrétien social est infiniment vaste, c'est la conquête du monde pour Dieu. Il faut que l'esprit de Dieu inspire toutes les lois, les opinions, les mœurs, mais le but suprême, c'est, dans le Royaume de Dieu, la domination sur les âmes, et c'est ainsi que l'individualisme, excellent et nécessaire, quand il n'est pas exclusif, reprend ses droits :

l'essentiel, c'est en définitive le don du cœur à Dieu, la conversion. On a souvent reproché aux chrétiens sociaux de sacrifier ou de laisser dans l'ombre la régénération personnelle, en plaçant au premier plan les questions sociales. Or, si l'on compare le Royaume de Dieu à un édifice qu'il faut bâtir, la sanctification, si l'on ose dire, en est le sommet ; et des chrétiens ne peuvent ignorer que la conquête progressive de cette santé morale et religieuse, que la paix intérieure, la paix avec les hommes, la paix avec Dieu, ne sont possibles que par la conversion. Sans nouvelle naissance, il ne peut pas y avoir d'homme nouveau. La conversion des pécheurs est donc le but auquel il faut penser sans cesse, se souvenant de cette parole du Maître : « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde s'il perdait son âme ? » Mais, il ne faut pas pour cela considérer les efforts accomplis par les chrétiens sociaux, les préoccupations sociales qu'ils partagent, comme de simples moyens en vue d'un but unique qui serait la conversion. Cette œuvre sociale est un des éléments du Royaume ou de l'ère qui le précède. Elle apparaît aux chrétiens sociaux comme un devoir qu'il faut accomplir ; mais ce qu'il y a de remarquable dans ce travail pour le Royaume, c'est que le plus sûr moyen de hâter l'évangélisation des foules, c'est précisément de leur faire du bien, de compatir sérieusement à leur douleur. Il est de toute évidence qu'une organisation sociale plus juste, qui permettrait à la classe ouvrière un développement intellectuel plus intense, qui supprimerait ses motifs de rancune et de haine, qui lui enlèverait le souci poignant du lendemain, faciliterait dans une large mesure son développement spirituel.

Pour plus de précision, nous distinguerons dans l'œuvre immense de la préparation du Royaume deux parties : 1° l'œuvre dans le domaine de l'économie politique ou sociale ; 2° l'œuvre de moralisation et d'évangélisation proprement dite. Ce qui apparaît tout d'abord comme l'un des facteurs essentiels d'une réforme sociale, c'est ce qu'on pourrait appeler l'action politique. Comme nous le disions plus haut, l'esprit de l'évangile doit en arriver à pénétrer les législations nationales. En Allemagne le mouvement chrétien-social, avec Stöcker et Naumann a tendu dès l'abord vers la politique. Il n'en a pas été de même en France. L'action politique du chrétien social français suit une autre voie ; elle consiste à agir sur l'opinion publique par des conférences et surtout par la presse. On cherche à créer de véritables courants d'opinion, persuadé qu'on est que les gouvernements ne sont jamais, et cela surtout en démocratie, que les reflets de l'opinion du grand nombre. Il faut signaler dans ce sens les campagnes entreprises contre la réglementation de la débauche et la pornographie, et l'assaut sans cesse renouvelé contre nos mœurs et nos opinions par la vaillante petite feuille qui a pris pour titre le « Relèvement Social ». Nous n'avons donc pas à craindre que notre mouvement social français se réduise jamais à l'état de parti politique. Son orientation l'entraîne vers d'autres perspectives, il est trop profondément religieux, trop empreint d'idéal. La politique pourra le préoccuper, mais ne pourra jamais l'accaparer, le détourner du but qu'il poursuit. Enfin, en dehors de la politique, il est des moyens d'action multiples à la disposition de ceux qui ont le souci d'une réforme sociale. Les questions sociales sont un vaste champ

d'études et de recherches que les chrétiens sociaux n'ont pas la prétention d'avoir exploré entièrement.

Ce n'est qu'en 1887 que se fondait « l'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales ». Dans les Congrès de notre Association, les questions les plus diverses ont été successivement étudiées. La « Revue du Christianisme social » elle aussi a apporté sa large contribution. On a étudié les questions du repos dominical, de l'assistance par le travail, de santé publique, etc., sans parler des questions qu'il faut plutôt ranger dans le paragraphe de la moralité. En ce qui concerne plus spécialement la solution des questions industrielles, des rapports du capital avec le travail, le Christianisme social s'est délibérément orienté vers la Coopération, dont MM. Gide et de Boyve se sont faits les infatigables champions. Il est intéressant de constater que l'idée de la coopération dérive en droite ligne de la loi de solidarité. Nous ne pouvons nous étendre davantage sur les théories économiques, nous avons hâte d'en arriver à l'activité qui a directement pour but l'évangélisation. Mais, avant de passer à cet autre ordre d'idées, une conclusion s'impose. Dans quelle mesure les essais du christianisme social dans le domaine économique peuvent-ils contribuer à la préparation ou à l'extension du Règne de Dieu ? Pour qui n'envisage pas seulement le présent, qui croit qu'à chaque génération revient la tâche de préparer les voies à celle qui la suivra, pour qui se rend compte que la solidarité unit les siècles dans le temps, comme elle lie les uns aux autres les individus, l'œuvre du christianisme social est capitale. « A chaque jour suffit sa peine. » Aujourd'hui ce seront les études, demain, ce sera

l'action. Les idées émises, les plans proposés ne resteront pas lettre morte ; il y aura des essais de coopération, des œuvres de tous genres se fonderont. Le protestantisme, qui semblait avoir fait tout le possible dans le domaine des œuvres philanthropiques, s'apercevra que le devoir est plus immense encore. Eclairé sur les maux de ses frères, instruit sur les moyens les plus propres à y remédier, il prendra comme un nouvel élan, il aura à cœur d'accomplir le devoir nouveau. Et nous l'avons déjà dit, soulager l'ouvrier du fardeau de soucis qui l'opprime, lui rendre un foyer, une famille, lui donner du temps pour se reposer, c'est transformer du même coup une machine à travail en un homme libre dont l'âme pourra s'ouvrir désormais à la vie spirituelle. Et déjà un résultat est acquis. Nous n'aurons plus devant les gens du peuple cette attitude du pasteur dont M. Falot lisait le journal au Congrès de 1889. Nous ne risquerons plus d'entendre des réflexions comme celle-ci : « Vous n'avez jamais ouvert un livre d'économie politique et vous êtes le pasteur des ouvriers ! » Nous ne serons plus les amis de l'âme exclusivement. Dernièrement, un pasteur chrétien social s'adressait à des ouvriers dans une réunion publique et contradictoire et leur disait : « Vous savez bien que nous sommes vos amis, » et aussitôt des applaudissements et des « oui » répétés affirmaient qu'en effet, un grand nombre considéraient l'orateur comme un véritable ami. Si nous n'avons pas la confiance des foules ; quand même nous prêcherions les doctrines les plus sublimes, elles ne nous écouteront pas, mais si nous gagnons leur cœur, notre évangélisation pourra être féconde.

§ IV. — **Moralisation et Evangélisation. L'Eglise**

En abordant ce nouveau paragraphe que nous avons intitulé « Moralisation et Evangélisation » nous nous posons une question : A qui revient la tâche de l'Evangélisation ? Sans doute aux sociétés créées dans ce but, aux évangélistes, aux pasteurs. Mais encore ces évangélistes, ces pasteurs, est-ce de leur initiative privée qu'ils accomplissent leur œuvre ? Ils font tous partie d'une église, et c'est en tant que représentants de l'Eglise qu'ils vont évangéliser. C'est encore l'Eglise qui recueillera les âmes converties par leur moyen. Le rôle de l'Eglise est donc, non seulement d'envoyer des ouvriers, de les soutenir matériellement par ses dons, mais de les seconder. « Si, dit M. Delattre, derrière les évangélistes qui travaillent il n'y a pas des assemblées chrétiennes qui intercèdent avec foi et avec amour pour les serviteurs de Dieu, les succès seront maigres, les encouragements peu nombreux. » « Actuellement, dit encore le même auteur, l'Eglise de Jésus-Christ ressemble par trop à une armée qui se contenterait d'envoyer ses chefs attaquer l'armée ennemie. » Non seulement beaucoup d'églises se préoccupent peu de seconder leurs évangélistes mais encore elles sont souvent par leur attitude des obstacles à l'évangélisation.

Dans son livre intitulé « qu'est-ce qu'une église » M. Fallot consacre tout un chapitre à ce qu'il appelle : les églises malades et les églises mortes. Il signale comme les maladies les plus répandues : le légalisme et la mondanité. Une église peut être atteinte de légalisme et subsister d'autant plus que le légalisme n'est jamais absolu et qu'il reste toujours un peu de piété

véraie. Mais les conséquences de cette maladie spirituelle sont des plus graves dans l'évangélisation. Prêcher aux foules, non pas un évangile vivant, mais des dogmes, des formules, des choses qu'il faut croire sous peine d'être damné c'est se condamner à l'impuissance. « On est fatigué, écrit M. Wilfred Monod, du procédé simpliste qui consiste à réunir des miséreux qui ont faim de soupe ou des ouvriers qui ont soif de justice pour leur dire affectueusement entre un cantique et une prière : vous avez peur de l'enfer, croyez et vous serez sauvés. » Il est évident que la religion ne consiste pas en spiritualité pure, que le chrétien tire de l'Évangile tout un trésor d'espérances, de croyances qui sont son patrimoine ; mais on ne saurait trop le répéter : la lettre tue et l'esprit vivifie. Les paroles du Christ sont esprit et vie. Présenter au peuple la lettre de l'Évangile, comme la mettre au premier plan dans une église c'est mettre la charrue avant les bœufs. La prédication du Royaume de Dieu, en élargissant l'horizon spirituel de nos communautés protestantes, les délivrera du légalisme.

La seconde maladie dont souffrent les églises est, selon M. Fallot : la mondanité. La mondanité revêt les aspects les plus divers. On pourrait la définir en quelques mots : c'est un empiètement du monde sur l'Eglise ; et le résultat le plus immédiat, c'est qu'une sorte de fusion s'est opérée dans la façon de vivre et d'agir entre le monde et l'Eglise. L'Eglise ne se distingue plus sous aucun rapport. Trop souvent l'esprit de Christ n'inspire pas la vie des chrétiens mais bien plutôt les coutumes, les préjugés ordinairement admis. A ce sujet bien des pages de Sheldon pourraient être citées. Dans le monde, riches et pauvres sont sé-

parés ; il en est de même dans l'Eglise. Dans le monde on se dispute, on se hait, on médit, on en fait de même dans les églises. L'homme converti, à qui on a enseigné l'Evangile, qui arrive plein d'enthousiasme dans la communauté à laquelle il ambitionne de se joindre, éprouve une amère et douloureuse déception ; et les foules ont depuis longtemps classé le Christianisme. Elles savent qu'elles ne peuvent compter sur lui pour réaliser aucune des réformes vers lesquelles elles aspirent. L'évangéliste qui expose avec conviction les principes de l'Evangile de Christ, qui affirme que Christ a les promesses de la vie présente et de la vie à venir, s'expose à chaque instant à ce qu'on lui réponde : mais si c'est vrai ce que vous prêchez, si vous êtes sincère quand vous dites que l'Evangile doit réaliser la justice, comment se fait-il que depuis vingt siècles qu'on le prêche il ne l'a pas encore réalisée dans vos églises ? Comment se fait-il que non seulement votre levain, comme vous l'appellez, n'a pas pénétré toute l'humanité, et mieux encore comment expliquez-vous que dans vos églises il y ait encore des gens qui souffrent de la faim et du froid ? Et l'on comprend que M. Wilfred Monod demande un désaveu des inconséquences du christianisme dans le passé, que M. Gounelle déclare se « désolidariser » de toutes les églises indignes de leur vocation. Il est certain qu'à l'heure actuelle beaucoup d'églises sont un obstacle permanent à l'extension ou à la préparation du Royaume de Dieu. Mais la situation est loin d'être désespérée : que l'Eglise accepte son rôle de servante du Royaume, et elle deviendra la société exemplaire où l'Evangile fait ses preuves. Mais il faut qu'elle remplisse ce rôle parfaitement,

sans demi mesures. Nous voudrions ici pouvoir citer en entier tout un passage du cours de M. Sabatier où il analyse l'œuvre de l'Eglise. « L'Eglise, dit-il, doit continuer l'œuvre du Christ par les mêmes moyens dont Christ s'est servi. Or le Christ a procédé à la fondation du Royaume, 1^o par l'enseignement, 2^o par une œuvre de guérison, 3^o par la souffrance.... L'Eglise a laissé tomber les deux derniers de ces offices : la guérison sociale et l'action rédemptrice.... De nos jours on sent que le protestantisme a trop méconnu l'action sociale.... Il faut que l'Eglise de Christ fasse du socialisme *dans son sein*, qu'elle montre *dans son sein* une vie sociale supérieure. Dans une famille, la grosse question des riches et des pauvres est résolue.... On pourrait éteindre le paupérisme dans une église protestante. »

Il serait injuste de prétendre que les églises protestantes ont absolument méconnu leur devoir. On n'a garde d'oublier les œuvres multiples entreprises par le protestantisme français : orphelinats, hospices, œuvres d'assistances de tous genres, etc., etc. Le christianisme social rend hommage à tout ce qui a été fait et s'en réjouit, mais, il faut l'avouer, notre charité, notre générosité sont insuffisantes, nos sociétés arrivent avec peine et souvent en réduisant leur action, à éviter le déficit. Il y a encore dans nos églises, des vieillards, des orphelins pour lesquels il n'y a plus de place dans nos asiles. Il y a surtout un nombre incalculable d'ouvriers malades ou sans travail ou chargés de famille, pour lesquels l'aumône est insuffisante. Combien à vrai dire il y a peu de solidarité, de fraternité dans ces églises où pendant des années on se retrouve côte à côte sur les mêmes bancs, sans se con-

naître, ayant sans doute une foi et des espérances communes, sans qu'on s'en entretienne jamais, ayant des soucis ou des joies sans que jamais on les partage. Et ce sont là les membres du corps de Christ dont saint Paul disait que si l'un souffre tout le corps souffre avec lui? Oui il faut un réveil à notre Eglise pour qu'elle puisse redevenir l'instrument le plus puissant entre les mains de Dieu pour la réalisation de son Royaume. Il faut qu'elle devienne comme une terre sainte où l'influence du monde ne puisse pénétrer. Il faut, si nous voulons, dans un temps où les difficultés abondent, recommencer ou poursuivre l'œuvre d'évangélisation des apôtres, que cette œuvre ait comme point de départ, comme point d'appui, comme argument vainqueur, une Eglise de laquelle on puisse dire ce qu'on disait des frères des premières communautés chrétiennes : voyez comme ils s'aiment !

Enfin, non seulement il est urgent que les églises particulières réalisent la solidarité dans leur sein, il faut encore qu'elles soient unies entre elles. M. H. Appia citait comme l'une des causes déterminantes du christianisme social l'apaisement des luttes ecclésiastiques. Cet apaisement ne serait-il pas plutôt un résultat qu'une cause ? En tout cas, les luttes ecclésiastiques, quand elles dévient des questions de principes vers des questions de personnes ou de groupes plus ou moins artificiels, ne font pas avancer d'un pas l'œuvre du Royaume. C'est au nom de cette œuvre que devra s'accomplir l'union de tous les partis. Un symptôme réjouissant s'est produit aux conférences fraternelles de Lyon. C'est bien un premier pas dans la voie d'une réconciliation que la création de cette commission d'entente sur le terrain moral et social.

L'entente pour l'action, cela équivaut à dire l'union de toutes les forces des disciples de Christ pour le triomphe de sa cause.

Les chrétiens sociaux n'ont pas attendu que l'Eglise se soit réformée pour entreprendre leur œuvre d'évangélisation; pas plus qu'ils n'ont attendu que les milieux soient transformés pour prêcher la conversion individuelle. Leur œuvre s'exerce simultanément dans tous les domaines. Du reste, il est une chose certaine : dans la mesure où l'évangélisation est puissante, elle agit sur l'Eglise et la réveille. Si pour le moment un groupe de pasteurs et de fidèles sont seuls à l'avant-garde, exprimant des désirs et des souhaits qui effraient par leur hardiesse, qui restent incompris; les chrétiens sociaux espèrent que les malentendus cesseront et que leurs idées, toutes inspirées du plus pur esprit chrétien gagneront des adeptes de plus en plus nombreux. Le but des chrétiens sociaux n'est pas de rester une avant-garde ou de renoncer à voir le Royaume de Dieu s'établir ou se préparer par l'Eglise. Evidemment devant une église opiniâtrement aveugle, refusant résolument d'entrer dans la voie des réformes, il faudrait rompre, aller de l'avant, obéir à la fin supérieure. S'il fallait choisir entre l'Eglise et le Royaume de Dieu aucune hésitation ne serait possible. Mais cette scission ne se produira pas, l'Evangile est toujours à la base de notre foi protestante et dans l'Evangile, Christ a dit, beaucoup mieux que ne le diront jamais les chrétiens sociaux, que l'amour est le signe distinctif du véritable chrétien. Il a mis en action; vingt siècles avant le christianisme social, la méthode d'évangélisation où la guérison du corps se joint au salut de l'âme. L'Eglise ne peut pas refuser

que, de ce trésor qu'est l'Evangile du Sauveur, chaque génération nouvelle tire des conséquences et des devoirs qui viennent s'ajouter aux préceptes et aux espérances depuis longtemps possédés. Elle entrera dans la voie nouvelle, parce que non seulement les hommes mais Dieu l'y appelle et s'il se trouve encore quelques retardataires hésitants peut-être entre Dieu et Mammon, il n'y aura plus d'avant garde, l'église aura pris sa place et fera son devoir.

§ V. — L'Evangélisation « solidariste »

Nous voici parvenus presque à la fin de notre travail. Il nous reste à examiner les efforts déjà réalisés par le christianisme social dans le domaine de l'évangélisation proprement dite. Le christianisme social, comme nous avons essayé de le montrer, est dans son ensemble une méthode d'évangélisation. Le résultat de ses efforts doit être d'ouvrir un chemin plus large à l'œuvre de la conquête des âmes. Mais il a ce qu'on pourrait appeler une œuvre d'évangélisation directe où ses principes trouvent déjà un commencement d'application.

Tout d'abord, les pasteurs chrétiens sociaux comprennent que leur rôle n'est pas de rester dans leurs églises ni même dans leurs salles d'évangélisation et qu'il faut se rendre là où le peuple se trouve, qu'il ne faut pas craindre d'affronter les réunions socialistes et d'opposer courageusement au socialisme athée notre socialisme évangélique. Cette participation du pasteur aux réunions publiques a plusieurs avantages : 1° elle le met en contact avec toute une catégorie

d'hommes, qui jamais n'assisteraient à une réunion religieuse : 2^o elle lui apprend ce que le peuple pense, ce qu'on lui enseigne : 3^o elle est une occasion de présenter au peuple la morale et la foi de l'Evangile. Enfin, elle contribue à dissiper les préventions et les erreurs répandues contre la religion en général ou le protestantisme en particulier. Mais ici nous prévoyons une objection. Le pasteur ne risquera-t-il pas de compromettre sa cause en la défendant plus ou moins maladroitement ? N'aboutira-t-il pas souvent à donner à son contradicteur athée une victoire facile ? Il y a en effet un grand danger à « se lancer en pleine eau », c'est l'expression de M. Paul Passy, sans être sûr de pouvoir nager, de prendre la parole dans une réunion publique, sans avoir des arguments solides et une sérieuse connaissance du sujet qu'on y traite. Les pasteurs devront se préparer en étudiant les différents systèmes socialistes et les chrétiens sociaux ont exprimé maintes fois le désir que soient institués dans les facultés de théologie des cours qui aient directement pour but la préparation à l'évangélisation populaire sous tous ses aspects.

Si nous avons cru devoir parler tout d'abord de l'attitude du pasteur, c'est que de cette attitude dépend dans une large mesure le succès de l'œuvre que l'on poursuit. Si le pasteur au lieu d'être un respectable ecclésiastique est devenu pour un grand nombre, dans la localité où il est placé, un ami qu'on estime, on n'éprouvera aucune répugnance à venir l'écouter chez lui dans son local.

On fait une seconde objection. Beaucoup de chrétiens craignent que le pasteur soit amené par ce con-

tact fréquent avec les socialistes à adhérer lui-même au socialisme. Dernièrement le journal « l'Avant-Garde » ouvrait la consultation suivante : 1^o Les principes de Jésus-Christ peuvent-ils s'accorder avec les principes socialistes ? 2^o Actuellement, dans quelle mesure, sur quels terrains et à quelles conditions un accord des socialistes et des chrétiens sociaux pourrait-il se faire ? Estimez-vous cet accord possible et utile ? Les réponses à cette consultation ont été très diverses, mais il en ressort que les chrétiens sociaux se croient parfaitement autorisés à adhérer publiquement, et comme individus, au socialisme. En effet, le Christ n'a donné au monde aucune théorie sociale. On ne peut pas plus déduire de son enseignement l'organisation sociale actuelle que les conceptions et les projets du socialisme. Mais il est de toute évidence que l'esprit de son enseignement condamne par avance toute organisation entachée d'injustice et d'égoïsme. Si un pasteur pense que l'état social actuel est mauvais, s'il aspire à le voir réformer, s'il est, au point de vue moral, véritablement socialiste, pourquoi ne le dirait-il pas ? Ne doit-il pas, comme les prophètes d'autrefois, être avant tout l'homme de la justice ? Peut-il, par son attitude équivoque, laisser subsister et même encourager cette opinion trop répandue, que le christianisme s'est fait le gardien de l'état de choses existant, et l'ennemi de toute réforme ? La neutralité est impossible, elle serait une inconséquence, une faute, elle compromettrait gravement le succès de l'évangélisation chrétienne sociale. Toutefois, il y aurait un danger à faire trop de socialisme, à faire passer en quelque sorte le socialisme au premier plan. Si le pasteur peut et doit

même dire sans détours quelles sont ses convictions et cela surtout quand cette franchise semble devoir servir la cause qu'il doit défendre avant tout, c'est-à-dire l'évangélisation, il devra prendre garde de ne jamais en arriver à faire purement et simplement du socialisme. Telle n'est pas sa vocation. La tâche qui lui incombe s'étend plus loin que le socialisme ; il ne vise pas uniquement à la réorganisation sociale, bien qu'il la désire de tout son cœur, mais encore à la régénération, au salut éternel de ceux à qui il s'adresse. Hâtons-nous de le dire, les pasteurs chrétiens sociaux français ne semblent nullement disposés à sacrifier pour se consacrer à la défense du socialisme, les intérêts supérieurs qu'ils ont avant tout en vue.

Et maintenant nous pouvons aborder l'étude de l'évangélisation chrétienne sociale, telle qu'elle se poursuit non plus au-dehors, mais dans ces locaux spécialement consacrés à l'évangélisation qu'on appelle « les Solidarités ». Les Solidarités pourraient être définies de la manière suivante. C'est un essai d'application à l'évangélisation des principes chrétiens sociaux. On y retrouve simultanément mise en œuvre la loi de solidarité, la nécessité de transformer les milieux, etc. Ce qui est surtout remarquable, c'est le lien réel qui unit entre elles les différentes parties de ces œuvres. Ces parties sont entre elles comme un certain nombre de cercles concentriques. A prime abord, certaines institutions font l'impression d'être tout à fait étrangères au but qu'on doit atteindre lorsqu'on est évangéliste. Mais si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que tout est agencé et prévu dans l'intention d'atteindre ce but. Le centre vers lequel toutes les parties d'une solidarité convergent, c'est

la nouvelle naissance, par le contact direct de l'âme avec Dieu.

Essayons de décrire dans le détail le fonctionnement d'une Solidarité. Tout d'abord il faut attirer le peuple. Les Solidarités, dans toutes leurs institutions tendent vers ce but. Les locaux sont vastes, bien aménagés ; en outre, la bibliothèque, le restaurant de tempérance parviennent vite à réunir un certain nombre d'habitues. Les conférences sont données sur les sujets les plus variés et les plus actuels. Mais l'on comprend qu'il ne suffit pas, pour attirer et pour gagner la confiance, de certains moyens extérieurs, et ce qui fait surtout qu'on aime venir à la Solidarité, c'est que l'on en arrive bien vite à comprendre que ceux qui la dirigent aiment le peuple et partagent ses difficultés, et pour que le peuple croit à l'intérêt qu'on lui porte, il faut lui en donner les preuves. A Rouen a été institué dans ce but un bureau de consultation gratuite, à Roubaix, une société de secours mutuel.

Le jour où le protestantisme, sous l'impulsion du christianisme social, aura réellement fait face au devoir présent, lorsqu'on pourra citer les églises en exemple, lorsque notre protestantisme sera devenu plus encore qu'aujourd'hui le défenseur de toutes les nobles causes, la religion de la justice et de l'amour, nos Solidarités ne pourront plus contenir les auditeurs qui s'y presseront.

Dans les Solidarités, on fait une large place aux conférences morales. Nous l'avons déjà dit, les chrétiens sociaux croient à la nécessité de préparer les milieux à recevoir l'Evangile. Ils cherchent à amener peu à peu leurs auditeurs à se rendre compte de la nécessité d'une transformation radicale que la puissance de

Dieu peut seule opérer. Pour cela, il importe de donner aux auditeurs une claire vision du péché, de ses conséquences, et d'autre part de faire luire à leurs yeux l'idéal d'une vie véritablement morale et pure. Cette œuvre de moralisation s'exerce dans les Solidarités surtout par le moyen des conférences. On y attaque résolument les grands fléaux de la démocratie moderne, la débauche, l'alcoolisme, les plaisirs démoralisants. Cette œuvre des Solidarités est un prolongement de l'action du christianisme social dans le domaine moral; mais, tandis que des journaux comme le *Relèvement Social* se contentent d'agir vigoureusement sur l'opinion, de semer en quelque sorte les idées morales, les Solidarités cherchent à atteindre un résultat immédiat, en groupant les bonnes volontés. Si l'orateur a touché juste, s'il a obtenu de convaincre de la nécessité de lutter contre l'alcoolisme par exemple, il demandera à ses auditeurs de lui donner plus qu'une approbation, une signature; un engagement à s'abstenir soi-même de l'alcool, et à se joindre à ceux qui luttent contre ses ravages. Les Solidarités ont adopté deux ligues déjà existantes : la Croix Bleue et l'Etoile Bleue. Une nouvelle ligue a été fondée, pour la lutte contre la débauche et l'immoralité sous toutes ses formes, la ligue de l'Etoile Blanche. Ces ligues, outre qu'elles ont l'avantage de ne pas laisser les efforts oratoires se dépenser en pure perte, constituent un lien entre les directeurs d'une Solidarité et les signataires. Des rapports sont établis désormais avec ces nouveaux amis, on leur rendra de fréquentes visites. Ils seront invités à s'abonner à la bibliothèque où leur instruction morale se poursuivra et où peut-être leur instruc-

tion religieuse commencera. Ils iront au restaurant de tempérance et ils viendront bientôt à la réunion d'évangélisation. Ainsi, tous ces différents moyens d'action auront amené l'ouvrier à vivre dans une atmosphère nouvelle. Devenu sympathique aux idées morales des solidaristes, aidé de toutes manières à persister dans ses bons sentiments par ses lectures, la fréquentation d'hommes partageant ses nouvelles dispositions, il offrira un terrain de plus en plus propre à recevoir l'évangile du salut.

Nous n'avons que très peu de choses à dire sur ce qui concerne la prédication de l'Evangile dans les Solidarités. Cette partie de l'œuvre n'offre rien d'absolument spécial ou nouveau. Il va sans dire qu'on s'efforce d'être simple, d'éviter les termes théologiques que le peuple ne comprend pas, pour lui parler sa langue à lui. Ce qui est original comme nous avons pu le voir dans l'œuvre poursuivie dans les Solidarités ce n'est pas tellement ce qui s'y fait, pour annoncer directement l'Evangile, mais c'est tout le travail préparatoire qui a pour but de frayer le chemin à l'évangélisation.

CONCLUSION

Nous avons pris pour titre « une nouvelle méthode d'Évangélisation, » et nous nous sommes attachés à étudier le Christianisme social surtout au point de vue de l'évangélisation. Nous avons eu l'occasion de le dire dans le cours de ce travail, c'est du besoin d'une évangélisation plus conquérante qu'est sorti le christianisme social. Depuis, les hommes qui se sont ralliés à ce mouvement, n'y ont pas toujours été amenés par le souci de l'évangélisation. Un grand nombre y sont venus, poussés par un besoin de justice ou touchés par les misères du peuple. Mais l'évangélisation reste en dernière analyse le point de départ et la fin du christianisme social. Un mouvement protestant et foncièrement évangélique ne peut avoir qu'un centre et qu'une âme, qu'une préoccupation qui domine toutes les autres, le salut. La seule vraie transformation s'opère par la nouvelle naissance. La conversion crée seule des hommes maîtres d'eux-mêmes parce qu'ils sont esclaves de Dieu. Si nous croyons à l'établissement final du Royaume, indépendamment de la justice parfaite qui y sera réalisée, il ne pourra qu'être constitué avant tout par une collectivité d'hommes régénérés, sanctifiés par l'esprit de Dieu. Or non-seulement les chrétiens sociaux croient au Royaume de Dieu, mais on peut dire que l'idée du Royaume est vraiment leur idée, qu'ils l'ont retrouvée, remise en honneur. S'il en est ainsi, ce qu'ils espèrent, c'est de

voir se réaliser ce jour où le Père sera tout en tous, régnera sur toutes les âmes.

En attendant, il faut s'acheminer vers le but, la victoire de Dieu suppose la défaite du mal. Il faut lutter sans trêve contre le mal sous toutes ses formes, qu'il soit individuel ou qu'il soit social, qu'il soit dans les cœurs ou dans les lois. Et à mesure que les lois deviennent plus humaines, que les mœurs se transforment, le royaume du mal se détruit, et le règne de Dieu avance.

Si le christianisme social heurte de front certaines conceptions dogmatiques ou ecclésiastiques, si, considérant qu'il est dans l'Eglise même des obstacles au Royaume de Dieu qui sont dans les croyances, dans l'organisation, dans la vie, il demande une réforme ; devons-nous penser qu'il ait la prétention de rejeter l'Eglise et de condamner tous les efforts accomplis dans le passé et dans le présent pour entretenir et fortifier la foi et pour gagner à l'Evangile ? Les chrétiens sociaux veulent accomplir une réforme au nom de l'idée du Royaume de Dieu. Pour cela, ils sont amenés nécessairement à faire une large part à la critique. Mais, entendons-nous bien, ils ne critiquent pas l'Eglise, la foi, l'évangélisation, ils critiquent les abus de l'Eglise, ses faiblesses, ses inconséquences, les erreurs de la foi et ses lacunes, les fautes de l'évangélisation. Mais l'Eglise demeure, l'évangélisation demeure, il n'y aura jamais trop d'ouvriers dans la moisson. Notre mouvement ne doit donc effrayer aucun chrétien sincère. Les partisans du « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » ont seuls raison de s'inquiéter.

Et maintenant que devons-nous attendre du christia-

nisme social ? Lui sera-t-il donné d'accomplir la grande œuvre de la préparation du Royaume ? Dieu seul le sait. Dans tous les cas il existe un christianisme social qui s'impose au nom de l'Evangile, qui affirme des principes qui ne périront pas parce qu'ils sont éternels : la justice, la solidarité, l'amour. Les hommes passeront, le tour qu'ils auront donné à leurs idées, la forme contingente de leurs pensées passeront, les théories qu'ils auront élaborées, les essais d'application pratique qu'ils auront tentés, pourront faire place à d'autres théories, à d'autres idées ou à d'autres essais. Mais le devoir social qui est apparu aux chrétiens de notre siècle, se transmettra de génération en génération. Le christianisme ne peut regimber contre l'aiguillon. Ce devoir, c'est l'appel de la conscience, c'est la loi de l'Evangile, c'est la volonté de Dieu.

Vu :

Le Président de la soutenance,

Signé : R. ALLIER.

Vu : pour le Doyen,

l'Assesseur,

Signé : E. MÉNÉGOZ.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Signé : GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	3

CHAPITRE PREMIER

§ I. — Les anciennes méthodes d'évangélisation.....	5
§ II. — Critique des anciennes méthodes...	10
§ III. — De la nécessité d'une réforme. Le christianisme social.....	16

CHAPITRE II

§ 1 — Les principes du christianisme social. La Solidarité.....	20
§ II. — Le Royaume de Dieu.....	23
§ III. — L'œuvre du christianisme social. Action politique. Action sociale...	27
§ IV. — Moralisation et évangélisation. L'Église.....	32
§ V. — L'évangélisation <i>solidariste</i>	38
CONCLUSION.....	45
